

MARCUS KLIWER

C'ÉTAIT NOTRE MAISON

*Vous n'auriez pas dû
les laisser entrer...*



MARCUS KIEWER

C'ÉTAIT NOTRE MAISON

Oregon.

Alors qu'elle observe la famille inconnue franchir le pas de sa porte, Eve comprend qu'elle a probablement commis l'erreur de sa vie en la laissant entrer.

Ce soir d'hiver, une terreur glaçante balaie brutalement les plans d'avenir d'Eve et Charlie lorsqu'une étrange famille surgit sur leur perron et demande la permission de visiter la maison isolée que les deux jeunes femmes viennent tout juste d'acquérir, dans laquelle le père prétend avoir grandi.

Rapidement, les phénomènes inexplicables s'enchaînent. La porte de l'effrayant sous-sol s'ouvre toute seule, des silhouettes décharnées arpencent les couloirs et Shylo, la border collie du jeune couple, change brutalement de comportement. Quand une tempête de neige éclate et la confine avec ses invités indésirables, Eve est rongée par une nouvelle inquiétude... « Ils ne s'en iront plus jamais », lui souffle une petite voix.

Entre horreur psychologique et épouvante, Marcus Kiewer signe un premier roman aussi glaçant qu'efficace.

**LAURÉAT DU PRIX
SCARIEST STORY EN 2021**

Traduit de l'anglais par Laurent Bury

ISBN: 978-2-38529-478-6

22,90 € Prix TTC France



9 782385 294786

Rayon : Littérature étrangère
Design : Claire Sullivan /
Constance Clavel
Image : Alicia Bock / Trevillion



C'ÉTAIT NOTRE MAISON

Titre original : *We Used to Live Here*

Copyright © Marcus Kliewer, 2024

Cette édition est publiée en accord avec l'éditeur original Emily Bestler Books/Atria Books, une marque de Simon & Schuster, LLC, New York.

Tous droits réservés.

Traduit de l'anglais par Laurent Bury

© Charleston, une marque des éditions Leduc, 2025

76, boulevard Pasteur

75015 Paris – France

www.editionscharleston.fr

ISBN : 978-2-38529-478-6

Maquette : Camille Carlos

Pour suivre notre actualité, rejoignez-nous sur Facebook
(Éditions.Charleston), sur Instagram (@editionscharleston)
et sur TikTok (@editionscharleston) !

Charleston s'engage pour une fabrication écoresponsable ! Amoureux des livres, nous sommes soucieux de l'impact de notre passion et choisissons nos imprimeurs avec la plus grande attention pour que nos ouvrages soient imprimés sur du papier issu de forêts gérées durablement.

Marcus Kliewer

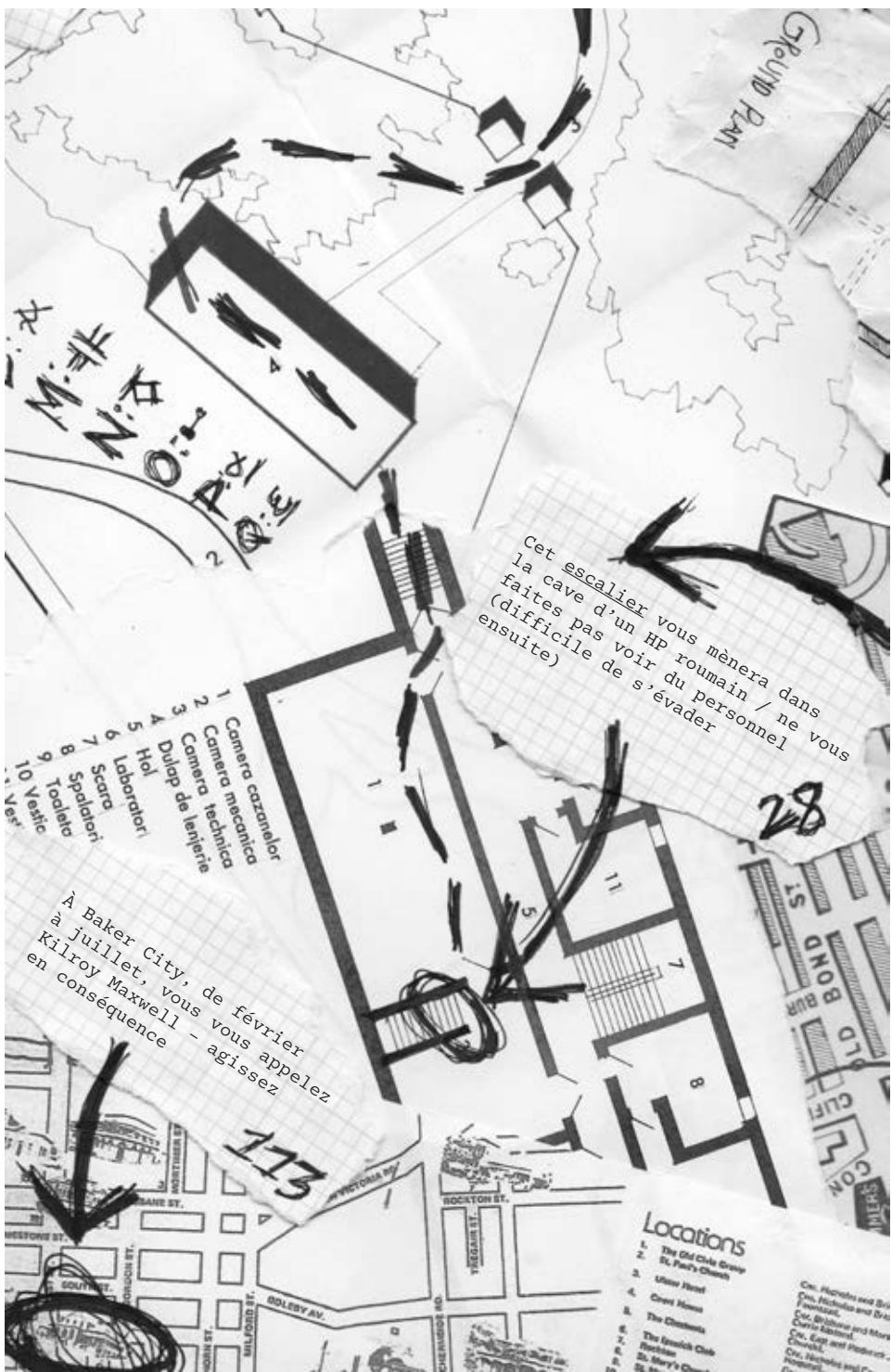
C'ÉTAIT NOTRE MAISON

Roman

*Traduit de l'anglais
par Laurent Bury*



Aux lecteurs du temps de No Sleep



Ouvrez et fermez trois fois cette porte de placard, reculez de dix pas, attendez cinq minutes, la porte s'ouvrira sur un escalier

Présence malfaisante dans cette galerie marchande souterraine, déplacez-vous sans bruit. Évitez le contact visuel, ne laissez pas les paupières. Reculez lentement, sans montrer d'inquiétude.

LES INTRUS

SANS PRÉVENIR, ils avaient sonné à la porte, un vendredi soir glacial.

Les inconnus qu'Eve Palmer découvrit sur son seuil semblaient assez inoffensifs. Pourtant, toujours prudente, Eve regarda à travers les stores, hésitant à ouvrir. C'était une famille de la classe moyenne, cinq personnes en épais manteaux d'hiver. Les parents avaient une petite quarantaine, devina Eve. Le père, grand, large d'épaules, la mâchoire carrée. La mère, petite et blonde, aux yeux d'un bleu froid, un crucifix en argent au cou. Entre eux, trois enfants rangés par taille – une fille, deux garçons. Ils avaient tout l'air du genre de tribu qui va déjeuner chez Applebee après le sermon du dimanche matin. Eve connaissait assez bien cette espèce d'individus.

Comme ils n'avaient rien de très menaçant, elle leur ouvrit.

Le père sourit.

— Bonsoir, mademoiselle. Désolé de vous déranger aussi tard. C'est que... j'ai grandi dans cette maison...

— Ah oui, euh, waouh ! répondit Eve.

— Nous passions, j'ai voulu m'arrêter.

Espérait-il qu'elle leur proposerait d'entrer ? C'était bien la dernière chose dont elle avait envie. Sa compagne, Charlie, serait de retour d'une minute à l'autre – l'emploi du temps de leur soirée était déjà fixé : manger les restes de poulet et jouer au « Scrabble bourré ». Une famille d'inconnus parcourant la maison cadrail mal avec ce programme.

— Mon papa, il a grandi ici, déclara la fille avec fierté.

Elle était clairement la plus jeune – sept ans au maximum. Elle tenait un stylo vert cru et un carnet *Dora l'Exploratrice*.

— Il vient de le dire, ricana un des frères préadolescents.

De haute taille pour son âge, il avait hérité des cheveux blond platine et des yeux bleu glacier de sa mère.

Le père continua sans tenir compte de ces chamaileries :

— Je sais que nous vous tombons dessus à l'improviste, mais j'aurais aimé faire faire une rapide visite aux enfants. Leur montrer où leur papa a grandi.

Eve hésita.

— Dans la maison ?

— Juste un coup d'œil. Si ça ne vous pose pas de problème. Il ne nous faudra que dix à quinze minutes, pas plus.

Eve regarda dans le vide, le temps de réfléchir à sa demande.

La forêt environnante résonnait de grincements et de grognements alors qu'une brise venue des montagnes traversait lentement le jardin et lui frôlait le visage. C'était une de ces nuits où le froid pénètre votre peau, y reste en sommeil, puis se met à vous racler les

os comme des ongles sur un tableau noir. L'hiver était là, tapi dans l'ombre, mais la première neige n'était pas encore tombée.

C'est alors qu'une chose, ou plutôt son absence, attira l'attention d'Eve. Il n'y avait pas de véhicule. Aucune voiture garée à côté du vieux garage déglingué, à l'orée du bois. Ni dans le recoin où la pelouse gelée rencontrait le gravier. Elle scruta le bout de l'allée sinuuse. Rien. C'était passablement étrange, compte tenu du froid et du fait qu'on était au milieu de nulle part. Une image bizarre lui vint à l'esprit : la famille surgissant entre les arbres, main dans la main.

- Où est votre voiture ? s'enquit Eve.
 - Pardon ?
 - Votre voiture ? répéta-t-elle. Je ne la vois pas.
 - Oh, en bas, sur la route, répondit le père.
- Eve battit des paupières, intriguée.
- On a essayé d'avancer plus, expliqua-t-il. Trop en pente, trop de glace. Donc on a préféré marcher.
 - Ça fait un sacré bout de chemin.

Presque cinq minutes à pied.

Tandis que le père réagissait, autre chose attira l'œil d'Eve : une tache de terre sur son manteau à carreaux. Dans les moments de stress en particulier, elle se laissait souvent captiver par des détails sans intérêt. C'était son « sixième sens tordu ». Un grain de poussière à l'autre bout d'une pièce retenait tout à coup son attention. Le goutte-à-goutte d'un robinet devenait plus fort que la voix de la personne qui parlait juste à côté d'elle. Eve avait du mal à rationaliser ce phénomène. Le mieux qu'elle pouvait proposer était : « Imaginez que, plusieurs fois par jour, en même temps, vous ne puissiez négliger aucun des objets qui vous entourent. » Évidemment, les fêtes ne lui réussissaient pas.

— Vous êtes d'accord ?

La voix du père s'immisça dans ses pensées.

Elle inclina la tête. Il avait posé une question qu'elle n'avait pas entendue.

— C'est tout à fait compréhensible, si vous ne souhaitez pas être dérangée, poursuivit-il. Nous ne voulons vous mettre aucune pression...

Eve émit un rire tendu, réduit à une seule syllabe.

— Ah, désolée, je... je ne suis pas sûre, balbutia-t-elle. Je suis en couple, nous venons à peine d'emménager et... Vous permettez que je passe un coup de fil ?

— Pas de problème.

Quelqu'un de plus assuré aurait simplement refusé. Mais la volonté autodestructrice de faire plaisir à autrui était ancrée dans le tempérament d'Eve. Elle était paralysée par la crainte de décevoir quiconque, même de parfaits inconnus – même des gens qu'elle trouvait antipathiques. Au fil des années, elle avait élaboré un moyen facile de surmonter cet obstacle. « Il faut que j'en parle à Charlie », tel était son remède, qui était devenu une sorte de mantra pour éviter les conflits. Eve n'aurait jamais à dire non à personne si sa compagne le faisait à sa place. Au début, Charlie n'avait eu aucun mal à éconduire les importuns ; cela l'amusait même. Pourtant, au bout d'un moment, elle s'était mise à inciter Eve à s'affirmer davantage. « Pour vaincre sa peur, il faut l'affronter volontairement », déclarait souvent Charlie. Eve le comprenait, elle faisait des efforts, mais...

— Je... je reviens tout de suite.

Eve fit mine de refermer la porte quand le père dit :

— Désolé, mais vous permettez qu'on attende dans le vestibule ? Il fait plutôt froid ici.

Eve ouvrit la bouche, hésita à nouveau.

— Je vous promets qu'on ne mettra pas le feu à la maison, plaisanta-t-il.

Elle tenta de sourire.

— Euh, oui, d'accord.

— Merci, vraiment. Nous resterons près de la porte.

Il fit entrer sa famille, en recommandant aux garçons de ne toucher à rien. Eve regarda ces inconnus s'introduire chez elle un par un. Dans son inconscient, un signal d'alarme lointain se déclencha. De vagues souvenirs se réveillèrent. Des histoires de visiteurs qui se présentaient en affirmant avoir vécu jadis dans la maison et qui demandaient à y faire un tour rapide. Et quand leurs victimes crédules avaient baissé la garde, cambriolage, torture, meurtre. Pourtant, elle n'avait jamais entendu parler d'une famille entière de criminels, avec des enfants...

Il y a toujours une première fois, non ?

Quelque chose protestait dans la zone la plus profonde et la plus sombre de son esprit. Une voix presque audible qui existait en elle depuis plus longtemps que son sixième sens tordu. Une voix qui répétait : « Tout ce qui peut mal tourner finira par tourner mal », une voix si familière qu'elle lui avait même donné un visage et un nom : Mo. Plus de dix ans auparavant, un psychologue plein de bonne volonté avait suggéré qu'il suffirait peut-être de personnaliser cette voix terrible pour la désarmer. « Faites-en quelque chose d'inoffensif, quelque chose de banal. » Eve avait donc songé à Mo, le jouet préféré de son enfance, depuis longtemps perdu.

Mo était un singe aux yeux fous, muni de cymbales. Pas le gentil chimpanzé dans *Toy Story 3*, non, Mo en était une mauvaise imitation. Son pelage était blanc cassé, et non marron foncé. Et au lieu d'un gilet jaune et d'un pantalon rouge, Mo portait une vieille salopette

bleue et un chapeau de paille troué. Le « Chimpanzé plouc », comme l'avait surnommé le père d'Eve.

Alors que les autres singes-jouets avaient des cymbales en cuivre, celles de Mo étaient en plastique fragile et, lorsqu'on le mettait en marche, elles émettaient un lamentable petit bruit terne, comme un clignotant cassé : *tac tac – tac tac – tac*. Et quand on lui tapait sur la tête, sa bouche s'ouvrait et se refermait, dévoilant deux rangées de dents disproportionnées et des gencives rouge sang. La plupart des gens estimaient que Mo était effrayant, mais quand Eve était petite, il était de loin le jouet qu'elle aimait le plus. Peut-être parce que Mo lui faisait pitié, peut-être à cause des noms méchants que tout le monde lui donnait. Néanmoins, la petite Eve ne pouvait s'endormir sans le serrer dans ses bras.

À présent, toutes ces années après, Mo, le Chimpanzé plouc aux yeux fous, était définitivement la voix de sa paranoïa. Une paranoïa qui augmenta alors que la famille se massait dans le vestibule, contre la porte principale.

Maintenant que tu les as laissés entrer, chuchota Mo, ils ne s'en iront plus jamais.

— J'en ai pour une seconde, annonça Eve, sans tenir compte du commentaire absurde de Mo.

Elle se glissa dans le salon, prit son téléphone et compta le numéro de Charlie.

Au bout de trois sonneries, la voix de son amie résonna :

— Allô ?

— Salut, Charlie, je...

— Allô, c'est bien Charlie. Laissez-moi un message si ça vous chante.

Puis un bip.

Eve grogna. Ce n'était pas la première fois qu'elle se faisait avoir aussi bêtement. Charlie avait la même formule sur sa boîte vocale depuis le lycée, bien avant leur

rencontre. Quoi qu'il en soit, elle devait encore être en ville, à acheter de l'alcool pour ce soir. Son téléphone était sans doute en silencieux. Eve allait être obligée de chasser toute seule ces intrus. Elle aurait probablement dû le faire dès le départ. Pourquoi laissait-elle toujours les choses s'éterniser ? Cela rendait la situation encore plus gênante. Peut-être pouvait-elle mentir à la famille, prétendre que Charlie avait refusé, mais...

Pour vaincre sa peur, il faut l'affronter volontairement. La voix de Charlie, contrepoids rationnel à celle de Mo, résonna dans sa tête. *Plus tu fixes toi-même des limites, plus facile ça devient.*

Charlie – ou plutôt l'idée qu'Eve se faisait d'elle – avait raison. Avec une détermination toute fraîche, Eve repartit vers le vestibule. Mais quand le père braqua sur elle des yeux pleins d'espoir, elle flancha et se défaussa sur Charlie :

— Eh bien, euh, ma compagne n'est pas d'accord pour ce soir...

Elle fut légèrement étonnée que « ma compagne » ne fasse tiquer personne. Aucune réaction. Avec son crucifix en sautoir, la mère aurait pu hoqueter de stupeur et boucher les oreilles de ses enfants, mais elle ne broncha pas.

— Désolée, poursuivit Eve. En fait, on a encore beaucoup de...

Le père leva les mains en signe de capitulation.

— N'en dites pas plus. Nous vous tombons dessus vraiment à l'improviste.

Fouillant dans la poche de son manteau, il en tira une carte de visite qu'il lui tendit.

— Mon e-mail est là-dessus. Si vous changez d'avis, écrivez-moi. Nous pourrons organiser quelque chose la prochaine fois que nous serons en ville, mais je ne vous mets pas la pression, bien sûr.

Eve examina la carte. On y lisait, en lettres vertes décolorées, « Faust Labo Photo ». En dessous, un logo représentant un petit arbre, une moitié couverte de feuilles, l'autre aux branches nues.

L'homme fit un pas en arrière.

— Nous repasserons dans un an ou deux. Mais là encore, aucune pression.

— Désolée, répéta Eve. C'est juste que le moment est mal choisi. Désolée.

Le père secoua la tête.

— Ne vous excusez pas, je vous en prie. C'est nous qui sommes les énergumènes surgis de nulle part.

Puis il s'adressa à sa famille :

— Allez, la tribu, on s'en va.

Ouvrant la porte, il leur fit signe de sortir.

La mère parut soulagée. Depuis le début, les deux garçons ne semblaient guère intéressés, mais la fille, elle, parut frappée d'une tristesse immense, comme si on l'avait refoulée aux portes de Disneyland. Tandis que les autres s'éloignaient, elle resta plantée là, s'attardant dans le vestibule pour contempler la vieille maison, ses grands yeux verts pleins de désir...

— Jenny, la héla sa mère.

Après un dernier regard, la fille partit rejoindre les autres. Sur le seuil, Eve les observa. À chacun de leurs pas, elle éprouvait une culpabilité croissante. Elle s'en voulait d'avoir invoqué l'argument Charlie, d'avoir fait durer la chose, elle s'en voulait de... s'en vouloir.

— Attendez ! cria-t-elle, presque par réflexe.

Le père s'immobilisa et se retourna vers elle.

Eve s'éclaircit la gorge.

— Quinze minutes ?

Il hocha la tête.

— Maximum.

DOC_A01_PROPRIÉTÉ

Description : Fiche descriptive de la propriété sise au 3709, Heritage Lane - transcription d'après www.seekinghome.net (ce site n'est plus opérationnel).

NB : Il semble que la banque [SUPPRIMÉ] ait été propriétaire du bien lorsque la fiche a été publiée.

Le foyer est notre sanctuaire. Cette maison sera le vôtre.

Une allée tout en courbes vous conduit au cœur d'une forêt paisible. Vous ne savez pas trop à quoi vous attendre, mais il règne ici un silence bénéfique, dans l'air pur des montagnes. Quand vous prenez le dernier virage, apparaît peu à peu... la maison de vos rêves !

Il y a là tout ce que vous espériez, et davantage. Située sur un terrain privatif de 2 hectares, la maison du 3709, Heritage Lane, est une occasion comme il ne s'en présente qu'une fois dans une vie. Architecture victorienne

intemporelle, 4 chambres à coucher + 2,5 salles de bains, sur plus de 250 mètres carrés (sans compter le sous-sol inachevé). Imaginez vos soirées sous sa magnifique véranda, avec cette vue imprenable sur les montagnes. Ou confortablement étendus, votre être cher et vous, devant la cheminée en brique. C'est un bien qui allie la sagesse du grand âge à une vigueur incomparable pour faire face à une époque en pleine mutation.

Quant au terrain...

Avec plus de 2 hectares de forêt de feuillus du Nord-Ouest Pacifique à explorer, vous connaîtrez tous les avantages de la vie en altitude. Un lac naturel s'étend à l'angle sud-ouest, excellent pour le patinage en hiver, et une cascade à l'extrémité nord. Vous voulez faire une excursion plus longue ? Les sentiers de randonnée des environs quadrillent la Kettle Creek Mountain (avec de nombreux endroits où chasser, pêcher, pratiquer le VTT ou le ski de fond, c'est aussi un excellent investissement pour ouvrir un AirBnB ou revendre après rénovation).

Et, soyez tranquille, la civilisation est plus proche que vous ne pensez. Vous savourerez cet isolement serein sans avoir à sacrifier vos liens avec le reste du monde. Vous n'êtes qu'à 30 minutes de la commune de Yale et à 1 h 45* de la ville par une route qui traverse des paysages superbes. Plus besoin de choisir entre les plaisirs urbains et le calme de la nature. Retirez-vous du monde dans votre propre refuge, où vous pourrez fonder un foyer pour l'éternité !

NB : La maison est dès à présent habitable**, mais elle offre une formidable occasion de donner libre cours à votre créativité pour la rénover

ou la restructurer entièrement. Imaginez ce que vous pourriez construire à partir de rien !

* dans de bonnes conditions météo et de circulation.

** sous réserve d'état des lieux.

...- - ..

SOUVENIRS, SOUVENIRS

DEPUIS LE BAS DE L'ESCALIER, Eve regarda ses visiteurs se débarrasser de leurs manteaux d'hiver. Le père ouvrit le placard sans avoir besoin de chercher, preuve qu'il avait déjà accompli ce geste quantité de fois. C'était un détail subtil, mais qui mit Eve un peu plus à l'aise. *Au moins, il ne mentait pas en disant qu'il avait grandi ici.* Les enfants, un par un, lui confièrent leurs habits.

Pendant ce temps, la mère attendait près de la porte, inspectant d'un air réprobateur le plancher maculé de taches, les dégâts des eaux sur les murs, le désordre général. Eve tint sa langue, luttant contre une envie de justifier toute cette pagaille, de lâcher une phrase du genre : « Nous venons d'emménager » ou : « Si vous aviez vu dans quel état c'était il y a un mois » – des affirmations véridiques dans les deux cas.

Pour la défense d'Eve, la fiche descriptive de l'agence immobilière, pleine de formules stéréotypées, avait un poil exagéré le côté « prêt à habiter ». Le jour J,

l'endroit était rempli de vieilles cochonneries, à faire rougir un accumulateur compulsif. Charlie et elle en avaient éliminé le plus gros, mais il en persistait des vestiges. Et la poussière ! Elle était incrustée partout, dans les murs, les sols, les plafonds. En matière d'entretien, la banque avait manifestement assuré le strict minimum, pour que la bâisse tienne debout, et encore.

Pourtant, comme toutes les maisons pas du tout hanterées au milieu de nulle part, elle était présentée comme une occasion en or. Des travaux étaient nécessaires, mais c'était la spécialité d'Eve et de Charlie : rénover de vieilles baraqués pour les revendre avec un joli bénéfice. En moyenne, chaque projet les occupait entre trois et six mois, mais ici, il y avait tellement à faire qu'il leur faudrait au moins un an, et davantage si elles décidaient de tout démolir.

En l'occurrence, cette fois, Eve avait été passablement réticente à franchir le pas. En général, elles opéraient sur la côte est, plus près de leurs amis, de leurs familles, alors que le 3709, Heritage Lane se trouvait en plein Nord-Ouest Pacifique, au fin fond de l'Oregon. Bien sûr, les paysages étaient beaux, mais l'isolement était un peu excessif, même pour une introvertie comme Eve. Avant de signer les papiers, elle avait confié son inquiétude à Charlie :

— Et en cas d'accident, là-bas ? L'hôpital le plus proche est à deux heures de route, non ?

Charlie avait avoué partager cette préoccupation. Néanmoins, comme leur dernière rénovation ne s'était pas très bien revendue, elles étaient dans une mauvaise passe.

— Je ne veux pas te faire paniquer, mais financièrement parlant, on a du mal à garder la tête hors de l'eau.

Formidable. Une métaphore de noyade. Eve se représentait le vide sans fond, la main du désastre financier jaillissant de l'abîme ténébreux pour lui saisir la cheville entre ses doigts noueux, l'entraîner dans les profondeurs, et...

— Je m'appelle Thomas, au fait.

Le père s'adressait à elle.

— ... Eve, répondit-elle, à moitié perdue dans ses méditations.

Ils se serrèrent la main. Il avait la poigne ferme, comme c'était prévisible.

Puis il s'écarta et désigna sa femme.

— Et voici Paige.

Paige afficha un sourire crispé.

— Ravie de vous rencontrer.

— Moi de même.

Il désigna sa fille.

— Voici Jenny, l'Enquêtrice.

Jenny salua avec une esquisse de révérence, qu'Eve ne put s'empêcher d'imiter.

— Les garçons, poursuivit Thomas, ils s'appellent Prise de tête numéro 1 et Prise de tête numéro 2. Ou, si vous y tenez, Newton et Kai. Kai, c'est le grand couillon content de lui, précisa-t-il avec un geste en direction du blond.

Paige se hérissa.

— Pas ce mot, s'il te plaît.

Thomas regarda par-dessus son épaule.

— Couillon ?

Son épouse le foudroya des yeux.

— Euh-huh.

— Qu'est-ce que ça veut dire ? demanda Jenny, son carnet tout prêt – elle avait déjà inscrit le mot en lettres énormes, mais orthographié COUYONT.

Thomas étouffa un gloussement.

— Raye ça. C'est un gros mot. Raye-le.

Jenny plissa le front, fronçant le nez en même temps – elle ne maîtrisait pas encore tout à fait cette grimace.

— Pourquoi ?

Thomas se pencha, lui prit le stylo des mains et barra lui-même le mot.

— Tu comprendras quand tu seras plus grande.

Les mains dans les poches de son sweat à capuche arborant le logo des Portland Winterhawks, Kai roula au ciel ses yeux bleu glacier. Cette mimique confirmait la plaisanterie de son père. Eve lui trouvait un air de prince prétentieux. Kai parvenait à paraître à la fois content de lui et dégoûté, comme s'il avait été traîné de force à l'anniversaire du débile de la classe. Il ne fallait pas juger un ado à sa mine, bien sûr, cependant...

L'autre garçon frappait le plancher du pied, d'un mouvement nerveux, involontaire. Cheveux roux, taches de son, lunettes rondes, yeux noisette, il était le contraire de son frère presque sur tous les plans. Petit, agité, il était visiblement plus stressé qu'on ne l'est normalement à son âge. Avec sa posture recroquevillée comme un DJ en fin de carrière, il avait le physique du névrosé. À côté des autres, il semblait décalé, comme s'ils l'avaient ramassé sur le bord de la route. Pourtant, avec son air épuisé qui signifiait « tout me stresse », étrangement, il était celui dont Eve se sentait le plus proche.

Alors que Thomas contemplait les lieux, une certaine gêne s'installa, un de ces silences pendant lesquels personne ne sait que dire ou que faire. Cet embarras se prolongea pendant trois, quatre, cinq secondes, avant qu'il ne désigne le plafond :

— Avant, il y avait un lustre, ici.

Tous levèrent le nez. Le plafond voûté était nu, à l'exception d'une chaîne de cuivre suspendue au centre.

— Mon père l'avait fixé lui-même. Il était entièrement fabriqué en bois de cerfs.

Thomas regarda Eve.

— Il était encore là quand vous avez emménagé ?

Elle secoua la tête. *Non.* Techniquement, c'était vrai. L'affreux lustre en bois de cerfs n'était plus *là* quand elles étaient arrivées : il était dans le salon, enfoui sous un tas de saletés. Charlie l'avait vendu sur Internet une semaine plus tôt.

Thomas la dévisagea, comme s'il savait qu'elle mentait mais ne lui en tenait pas rigueur.

— Mon père les avait tous tués lui-même, précisa-t-il avec un soupir. Plus de deux douzaines de cerfs.

— Waouh, fit Eve. Impressionnant.

Thomas se frotta la mâchoire.

— On peut le dire.

En l'observant, Eve s'aperçut qu'il était un peu plus âgé qu'elle ne l'avait d'abord cru. Sous la lumière vive, les ravages du temps étaient plus visibles – les rides gravées sur sa peau, les cheveux gris autour des tempes. Mais plus que les marques physiques, elle le devinait derrière ses yeux. Le lourd fardeau du savoir caché qui ne vient qu'avec l'âge. Le genre de regard qui avait vu descendre trop de cercueils dans la terre.

Il se mit à parler à sa famille mais jeta un œil par-dessus son épaule. Eve vit alors une constellation de cicatrices grêlant sa joue gauche et se prolongeant dans son cou. Bien éclairé par le plafonnier, son visage était marbré de rose. On aurait pu croire à de simples taches. Eve n'était pas une experte, mais ce pouvait être des traces de brûlure.

Malgré tout, ou peut-être à cause de cela, il aurait encore pu passer pour une star de la grande époque de Hollywood. Avec ses épaules larges et son sourire à fossettes, Eve le voyait bien dans le rôle principal, allumant